

Études littéraires africaines



BRINK André, edit., S.A., *April 1994, an authors' diary. 'nskrywerdagboek*, Pretoria, Queillerie, 1994, 171 p.

BRINK André, edit., *27 April, Een jaar later, One year later*, Pretoria, Queillerie, 172 p.

BRINK, André, *Les Imaginations du sable (Imaginings of Sand)*, Paris, Stock, 1996, 50 F

Jean Sévry

Numéro 1, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042698ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042698ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sévry, J. (1996). Compte rendu de [BRINK André, edit., S.A., *April 1994, an authors' diary. 'nskrywerdagboek*, Pretoria, Queillerie, 1994, 171 p. / BRINK André, edit., *27 April, Een jaar later, One year later*, Pretoria, Queillerie, 172 p. / BRINK, André, *Les Imaginations du sable (Imaginings of Sand)*, Paris, Stock, 1996, 50 F]. *Études littéraires africaines*, (1), 59–61.
<https://doi.org/10.7202/1042698ar>

- BRINK ANDRÉ, EDIT., *S.A., APRIL 1994, AN AUTHORS' DIARY, 'NSKRY-WERDAGBOEK*, PRETORIA, QUEILLERIE, 1994, 171 P.
- BRINK ANDRÉ, EDIT., *27 APRIL, EEN JAAR LATER, ONE YEAR LATER*, PRETORIA, QUEILLERIE, 172 P.
- BRINK, ANDRÉ, *LES IMAGINATIONS DU SABLE (IMAGININGS OF SAND)*, PARIS, STOCK, 1996, 50 F. TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR JEAN GUILOINEAU.

En avril 1994, quelques semaines avant les élections, Brink a proposé à des écrivains de tenir un journal, ce jour-là, le plus spontanément possible, et de lui envoyer leur copie très vite (voire par fax) « *sans s'accorder la possibilité de réfléchir après coup, ou d'analyser en profondeur* ». Il a donc obtenu un total de quarante-cinq réponses, dont certaines (27) nous demeurent malheureusement inaccessibles puisqu'écrites en afrikaans, ce qui nous prouve que cette publication était plutôt destinée à un usage interne.

Ce qui frappe à la lecture des textes rédigés en anglais, c'est cette sorte d'étonnement presque naïf que connaissent les peuples lorsqu'ils sortent d'un cauchemar et se retrouvent à la veille d'une grande mutation : on pourrait comparer cela à ce qui s'est passé en France à la Libération, après plusieurs années d'occupation nazie et de collaboration. Tous et toutes s'étonnent de se retrouver enfin ensemble : « *Nous sommes tous devenus les membres d'une même famille élargie (...) Nous sommes tous des Sud-africains* » (Brink, p. 34). Nadine Gordimer nous parle « *d'une euphorie qu'elle partage* » (p. 52), tandis qu'Ellen Kuzwayo sent dans cette longue file d'attente un message, celui de gens déterminés, et elle pense à la dignité que ses enfants et petits-enfants vont pouvoir enfin affirmer (p. 80). Dans son émotion, Mazisi Kunen se trompe de bulletin, et vote PAC ! Chacun choisit le mode d'expression qui lui convient le mieux : des poèmes pour Mzake Mbule et Gcina Mhlophe, ou le ton du journaliste qu'il a été pour Mike Nicol. Le nouveau drapeau est souvent évoqué. D'autres pensent très fortement à l'avenir et en profitent pour planter des arbres : Marguerite Poland choisit un boerboon et un msenge, tandis que Stephen Watson, plus ambitieux, retient un cèdre dont il sait qu'il lui faudra cinq siècles pour que son bois parvienne à maturité. Tout semble, en ce jour, justifier son optimisme « *car je viens de remarquer que pour la première fois de leur vie de sud-africains, maîtres et serviteurs se sont retrouvés sur un pied complet d'égalité* » (p. 163).

Un an plus tard Brink renouvelle l'expérience. Le ton, cette fois-ci, n'est plus tout à fait le même. Est-ce que l'abolition d'une législation raciale peut suffire à faire voler en éclats des mentalités forgées, de part et d'autre, par cinquante ans d'Apartheid ? Certainement pas. Certains sont amers, en constatant que la crise du logement, la faiblesse du système éducatif, la criminalité, le scandale du Kwa Zulu, ou celui de Winnie Mandela, sont toujours là. Kunene en appelle à l'histoire, au charisme de Mandela.

« *Que va-t-il se passer ?* » se demande Mike Nicol qui répond tout aussitôt : « *Si nous posons cette question une fois de plus, c'est dans l'espoir d'une réponse neuve, mais en sachant qu'il n'y en aura pas* » (p. 101). Peter Horn se frotte les yeux en se demandant ce qu'il reste de ce miracle dans la réalité d'un quotidien difficile. Tout ceci rend Tatamkula Afrika très amer (pp. 11-12). Stephen Watson nous donne des pages superbes sur la pluie qui tombe : va-t-elle tout laver, tout purifier ? Brink a certes raison d'écrire dans sa présentation que « *parmi d'autres fonctions, à toute époque, les écrivains constituent une sorte de baromètre des mentalités sociales* ». Le doute demeure.

D'autres ne s'étaient jamais fait trop d'illusions. Ainsi Gus Silber, qui rapporte une scène où l'on voit la maîtresse blanche convoquer Gladys, sa bonne, pour lui vanter la grandeur de ce jour et lui dire : « *Aujourd'hui, tous ces gens, quelles que soient leurs croyances, la couleur de leur peau ou leur race vont se prendre par la main et se rendre ensemble aux urnes pour y déposer leur bulletin pour la paix et pour la liberté. S'il te plaît, retiens-moi une place devant toi dans cette queue : je t'y retrouverai dans sept heures et demie* ».

Ce que l'on sent poindre tout au long de ces deux volumes, c'est tout le poids d'un passé oppressant, et l'usage que l'on pourrait en faire ou ne pas en faire : doit-on oublier ? Ou doit-on ne jamais oublier, et se souvenir ? Comment faire pour changer, pour aller de l'avant ?

C'est également le genre de questions que se pose Brink dans son dernier roman, qui nous est restitué dans la belle traduction de Jean Guiloineau. Il s'agit d'une vaste fresque historique et familiale qui s'enfonce dans les strates de la mémoire d'une société. On remonte et l'on descend dans les souvenirs, au fil des ans et des générations, tout particulièrement au travers d'Ouma, l'ancêtre, qui déroule la trame inlassable du temps, de Samuel à Rachel, de Petronella à Kamma. C'est donc un livre dédié aux femmes, à cette liberté dont les hommes s'entêtent à les priver. Deux autres personnages, placés en contraste, viennent souligner à gros traits ce tableau qui est aussi, méthode chère à Brink, un procès. Si Kristien Muller est afrikaner de souche puritaine, elle n'en est pas moins militante de l'ANC, et vit sa sexualité en femme épanouie, contrairement à sa sœur, bien mariée, bien « rangée » et mère de quatre enfants. Son mari est un véritable tyran.

Au travers de tout ceci, on sent bien où l'auteur veut nous emmener : à qui appartient véritablement l'histoire ? aux hommes qui affichent leur esprit de conquête, organisent guerres et conflits, vers les forces de la mort, ou aux femmes qui silencieusement donnent la vie, se situant résolument de son côté, en tentant souvent de s'opposer à leur machisme ?

A mon sens, il y a plus. Ce que tente ici Brink, c'est de trouver la distance nécessaire qui devrait lui permettre de voir les choses de loin, de ne pas sombrer dans les pesanteurs de cette société sud-africaine en muta-

tion, de les dépasser en les survolant au travers de l'épaisseur que peut donner une fresque historique, seule capable de retrouver un sens perdu. L'histoire agit ici comme un miroir intercalaire contre lequel les personnages viennent se détacher comme autant d'ombres chinoises. L'histoire, dans son œuvre, joue un rôle similaire à celui tenu par les métaphores du pouvoir chez John Coetzee ou Mike Nicol. Il avait déjà amorcé cette stratégie de narration dans *Au plus noir de la nuit* (Stock, 1976), et plus nettement encore dans *Le mur de la peste* (idem, 1984). L'histoire, puisqu'elle l'éloigne, permet d'y voir plus près. Mais elle va se présenter au lecteur sous un jour moins austère, sous la forme de la saga d'une dynastie. Brink est peut-être sous l'influence de ces grandes sagas domestiques qui ont émaillé le XIX^e siècle, qu'il s'agisse de Zola et de sa série des *Rougon-Macquart*, ou de Balzac et de sa *Comédie Humaine*. Il est aussi peut-être plus proche de Galsworthy qu'il n'y paraît. Mais si Zola voulait broser « l'histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire », Brink entend peindre une saga qui se déroule dans son pays, au cœur de la citadelle afrikaner, dont il fait malgré tout partie.

On découvre aussi à travers ce roman, dont l'intrigue se situe peu avant l'arrivée au pouvoir de Mandela, combien il est difficile de sortir des vieilles habitudes. En Afrique du Sud, les lettres traversent une crise de langage, à la façon de la littérature de l'Allemagne de l'Est. Trop de mots sont usés et sont devenus des clichés étouffants. Comment innover ? Sans doute par de nouvelles thématiques, comme le proposait Njabulo Ndebele, et comme André Brink, à sa façon, tente de le faire.

■ Jean SÉVRY

■ ABDULRAZAK GURNAH : *PARADISE*, PENGUIN, LONDRES, 1995, 247 PP, £5.99.

Abdulrazak Gurnah est Tanzanien, né à Zanzibar en 1948. Il est actuellement professeur de littérature à l'université du Kent en Angleterre. Il a déjà écrit trois romans dont la critique a reconnu la valeur : *Memory of Departure*, *Pilgrim's Way*, et *Dottie*. Le dernier, *Paradise*, initialement publié par Hamish Hamilton, a été sélectionné pour le Booker Prize en 1994. Son pays, la Tanzanie, nous a habitué à une bonne production romanesque, quelque peu effacée par l'importance politique et idéologique du socialisme Ujamaa depuis la déclaration d'Arusha en 1967. Faut-il rappeler que Chinua Achebe et Soyinka, le premier dans un interview, le second dans ses poèmes, n'ont pas fait mystère de l'importance de la Tanzanie dans leurs engagements politiques ? Mais avec Abdulrazak Gurnah, l'Afrique de l'est tient un romancier pur et un artiste de premier plan.